

Thomas Platter et Nicolas Bouvier

Divagations littéraires d'un néo-uzétien

Cela fait quarante ans que j'ai lu *L'Usage du monde*, le chef d'œuvre de Nicolas Bouvier.

Nicolas Bouvier (1929-1998), est né à Genève dans une famille protestante de grande culture. Il a reçu la meilleure éducation dans son pays épargné par la guerre. Il répond à l'appel du large dès 1946, explore la Bourgogne à bicyclette, puis découvre Florence où il a la révélation de l'Histoire du Monde. Il rejoint l'université de Genève, où il suit des cours de sanskrit, de droit et d'histoire médiévale. Une virée en Finlande (1948), une autre dans le Sahara (1950), affinent son apprentissage du voyage. En 1951, avec son ami Thierry Vernet, il découvre la Yougoslavie, la Grèce, la Turquie. Encore un an à la fac et c'est le grand départ en juin 1953, toujours avec Thierry Vernet, à bord d'une Fiat Topolino d'occasion pour une expédition interminable. Ils traversent, sans hâte, la Yougoslavie, la Turquie, l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan. A la fin de 1954, à la frontière de l'Inde, ils se séparent et Nicolas découvre seul ce pays-continent pour rejoindre Ceylan (Sri Lanka aujourd'hui), en mars 1955. Il y passe sept mois dans des conditions déplorables, embarque sur un paquebot comme plongeur et débarque au Japon fin octobre. Il passe une année au Japon, gagnant (mal) sa vie à écrire des articles de commande, puis à faire de la

photographie. Il embarque pour l'Europe douze mois plus tard et débarque à Marseille le 20 novembre 1956.

Il épouse Eliane Petitpierre en 1958. Ils vivront à Cologny, au bord du lac Léman, avec leurs deux garçons, lorsqu'ils ne seront pas en vadrouille – seul ou à deux, de préférence en Extrême-Orient, sinon aux confins de l'Europe.

De 1958 à 1963, il effectue des travaux d'iconographie pour l'OMS et pour les Éditions Rencontre. Au fil de ses travaux, il rassemble d'abondantes archives personnelles. Comme photographe et comme iconographe, il acquiert une réputation qui lui permet de gagner sa vie en conservant assez de liberté pour poursuivre ses errances. Atteint d'un cancer, il meurt le 17 février 1998. Il est inhumé à Cologny.

L'œuvre de Nicolas Bouvier est considérée comme un chef-d'œuvre de la littérature de voyage.

Trois livres couvrent son long périple, de juin 1953 à mars 58 : *L'usage du monde*, *Le poisson-scorpion* et *Chroniques japonaises*. Ils ont été écrits, difficilement, dans les dix ans qui ont suivi son retour. Ils ont tous trois été publiés, en Suisse d'abord, en France entre 1982 et 1989. *L'usage du monde* est aujourd'hui une référence pour de nombreux écrivains voyageurs. Bien d'autres écrits ont suivi. Eliane Bouvier, après le décès de son époux, les a rassemblés dans un ouvrage unique, *Nicolas Bouvier, œuvres*, édité chez Quarto Gallimard.

L'inscription de *L'Usage du monde* au programme de la session 2018 de l'agrégation de lettres a été une consécration posthume pour Nicolas. De nombreuses

publications en ont découlé. Son œuvre est aujourd'hui mondialement reconnue.

Retraité, je vis à Uzès depuis vingt-six ans. Un de mes amis m'a offert *Nicolas Bouvier, Œuvres* il y a peu d'années. Je n'en ai entamé la lecture, en sautant par-dessus *L'Usage du monde*, que tout récemment. C'est ainsi que j'y ai découvert, page 1322, le passage suivant :

« (...) je n'ai fait que m'inscrire dans une longue lignée [d'écrivains voyageurs suisses] qui commence par Thomas Platter (...) »

Toutes affaires cessantes, j'ai voulu me procurer le récit de Platter. Mon épouse l'a extrait de notre bibliothèque, joli volume de 600 pages traduit et annoté par Emmanuel Le Roy Ladurie, dédié par ce dernier à l'issue d'une conférence dans la salle du conseil de la mairie d'Uzès (*Le voyage de Thomas Platter, Fayard, 1993*). Il me fallait rattraper le temps perdu. Je l'ai lu d'une traite.

Thomas Platter le jeune (1574-1628), est né et mort à Bâle. Son père et son frère aîné y étaient médecins et avaient eux-mêmes été des voyageurs. Avec leur appui, il a quitté Bâle en 1595 pour Montpellier, où il a été « immatriculé » le 17 octobre à la faculté de médecine. Il y a vécu en alternance avec Uzès, où il a pratiqué son art. Il a entrecoupé ces séjours de nombreux voyages à travers tout le Languedoc. Il a quitté Uzès fin octobre 1598 pour revenir en Suisse via l'Espagne, l'Angleterre et les Pays-Bas.

Il était de retour à Bâle en 1600, où il s'est fixé. Il a écrit son journal de voyage dans les années 1604 et 1605. Il est devenu professeur d'anatomie et de botanique en 1614, de médecine en 1624. Décédé en 1628, il était alors doyen de la faculté de médecine.

Revenons à son séjour en Languedoc. Nîmes, Beaucaire, Tarascon, Arles, Saint Giles, Aigue morte, Maguelonne, Mèze... Sumène, Ganges, le Vigan, l'Espérou, l'Hort de Dieu, l'Aigoual... Marseille, Aix, Remoulins, Bagnols... Avignon, l'Île sur Sorgue, la maison de Pétrarque, Pernes, Baudouin. Cette énumération scande une partie de l'inlassable périple de Thomas.

Et toujours il revient à Uzès, qui est au centre de sa narration. Il y pratique la médecine entre deux vadrouilles ou entre deux sessions à la faculté de Montpellier. Il en donne une riche description dans son journal.

Il nous apprend bien des choses : la ville est protestante. Elle compte 1500 feux, (donc déjà dix mille habitants, comme à présent). Le duc d'Uzès, pair de France, y a sa résidence mais y séjourne rarement. Les bourgeois y tiennent le haut du pavé. Ils sont riches de leurs tissages, de leurs teintureries. Quatre consuls, désignés par tirage au sort tous les ans, la gouvernent. L'agriculture de l'Uzège est prospère, ses blés passent pour les meilleurs.

Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, pair du Roi, succède à son père à l'âge de vingt ans. Une magnifique réception lui est faite, par des troupes d'apparat, par les notables à cheval et par les quatre consuls. Suivent de

nombreuses présentations et compliments. Le récit qu'en fait Thomas prend fin en ces termes : « *Il était tard, en conséquence, quand le duc a pu monter au château chez sa mère* ».

La foire d'Uzès en septembre ; les soins donnés à de nombreux malades ; la « *Fête de la bûche* » à Noël ; en janvier 1597 un colloque de tous les prédicants protestants de l'Uzège. Ce sont autant de points d'orgue dans le récit de Thomas.

La « *tradition de l'Aiguillette* », survivance du satanisme moyenâgeux, est une damnation infligée aux couples à leur insu lors des cérémonies de mariage. Il en résulte que les mariages sont peu fréquents, afin d'échapper « *à l'adultère et à la putasserie* ». En conséquence, « *beaucoup de couples vivent d'expédients et il y a une grande liberté de mœurs et peu d'enfants* ».

Après cette riche lecture, je suis retourné, dans les œuvres de Nicolas Bouvier, à ce passage du texte « *Tribulations d'un iconographe* », qui avait retenu mon attention :

« *J'ai presque toujours été mon propre photographe.* [Il se rend de Genève au château de Castille en Uzège pour photographier une toile de Léger]. *J'arrivai vers 10 heures du matin.* [Il a roulé dans la nuit, l'intendant l'accueille et lui dit :] « *Le maître n'est pas levé. Si vous venez pour ce Bouvier,(...) je vais décrocher le tableau (...)* » [Dans le cours du travail, l'intendant l'interpelle :] « *ça fait longtemps que vous travaillez pour ce gaillard ? (...)* *Faire faire autant de route pour un seul Fernand Léger (...), ce n'est pas un bon patron. Mettez-vous à*

vosre compte ». (...) *A midi j'ai repris la route avec le mien : le sien dormait encore* ».

Une cruelle évidence m'est apparue : il n'a eu aucune curiosité pour notre cité, qu'il aurait pu visiter tout à son aise en y dormant la veille au soir et en s'y attardant après son travail. Une question s'est imposée à mon esprit : pourquoi Uzès a-t-elle captivé l'un et a-t-elle été superbement ignorée par l'autre ?

Quatre siècles séparent nos deux Suisses écrivains-voyageurs. Bien d'autres choses les distinguent :

Thomas est germanophone, Nicolas est francophone.

Le Monde, pour Thomas, se résume à l'Europe. Pour Nicolas, il s'étend bien au-delà.

Thomas a un projet de vie inscrit dans la continuité : être médecin à Bâle, comme son père et son frère. Son intense curiosité du monde l'amène à partager son temps sans mettre cet objectif en péril. Il voyage avec de bons compagnons, sur le dos de mules bien dressées. Il passe la nuit dans des auberges sûres. En route, il fait de fréquents arrêts, pour « *boire un coup* ». Nicolas se laisse guider par les circonstances : son père l'a doté d'une Fiat Topolino d'occasion pour pouvoir se rendre à l'université de Genève malgré une grave fracture de la jambe, subie pendant son service militaire. Quelques années plus tard, ce débris d'automobile sera le fer de lance de son périple sur les pistes de l'Orient.... Encore plus tard, au Japon, n'ayant plus un sou en poche, il en est réduit à photographe dans la rue de modestes passants, qui lui achètent leurs portraits : il deviendra photographe professionnel puis iconographe pour le reste de sa vie.

Pour Thomas, l'écriture est l'aboutissement d'informations factuelles, accumulées dans ses carnets et dans sa mémoire. Pour Nicolas, « *l'écriture naît du vide du voyage et de la contemplation qu'il procure* ».

Thomas est précis dans la description de ses itinéraires, dans les dates et les lieux d'étapes, dans les distances parcourues. Il nomme ses rencontres, rend un compte détaillé des événements importants. Il ne fait aucun commentaire sur les attitudes, les caractères, les humeurs des personnes rencontrées. Il nous fait ignorer ses états d'âme. En a-t-il ? L'écriture de Nicolas vibre comme un violon tzigane. Les mots sont des notes qui restituent la masse des émotions accumulées dans sa mémoire au fil des événements. Toutefois, quand il en ressent la nécessité, il restitue avec brio l'essence du contexte historique et géographique.

Donc Thomas a été en son temps le chantre d'Uzès. Nicolas lui a tourné le dos. Pourquoi ?

Uzès est désormais au centre de ce récit. Géologie et Géographie y précèdent Histoire. Lectrice, lecteur, si vous trouvez rébarbatives les lignes qui suivent, rendez-vous au paragraphe suivant.

A ville singulière, site remarquable ! Un dépôt calcaire sur le fond océanique, plissé sous le mouvement des continents puis émergé, a été attaqué par l'érosion karstique. A présent, là où il subsiste, il apparaît en plateaux étirés entre l'est et l'ouest, séparés par des espaces aux sols marneux ou argileux. Ainsi du sud au nord, se succèdent trois garrigues sèches dominant de leurs courtes falaises des marqueteries de vignes, de

champs, de vergers, de chênes truffiers, drainées par un réseau de ruisseaux.

Le puissant Gardon, venu des Cévennes apporter au Rhône le flux sauvage des marinades, coule obstinément au fond de gorges spectaculaires qui ont creusé le premier plateau dans sa longueur, semblant négliger de s'en libérer quand l'occasion lui en était donnée. Ces extravagances sont appelées des *surimpositions*. C'est aussi une surimposition qui explique pourquoi le gracieux Alzon a fait une incursion dans le deuxième plateau. Cette modeste rivière venue du nord s'est taillé un canyon à sa dimension, pour rejoindre le Gardon au plus court. Ce faisant, elle a isolé un fragment du plateau sur sa rive droite : c'est un glacis de forme patatoïde doucement incliné vers le nord, délimité de tous côtés : par les falaises du canyon au sud, par des pentes bien marquées sur le reste de sa périphérie.

Les bonnes fées ont équipé ce microcosme de toutes les ressources souhaitables pour qu'Homo Sapiens puisse y prospérer le moment venu : un puissant banc de calcaire de la meilleure qualité affleure sur le haut du glacis : nos ancêtres pourront y creuser des caves profondes et y tailler de belles pierres de construction. Une couche d'argile peu épaisse mais parfaitement étanche s'interpose entre ce banc et les roches sous-jacentes. Elle forme une vaste bassine souterraine, faiblement inclinée vers le sud. L'eau s'y accumule pour déborder en petites sources dans le haut des pentes : on l'atteindra sans peine, sans avoir à descendre la chercher au fond du canyon. La suite du glacis est constituée de sols arables, propres à la culture. Enfin, au nord, au pied

de la pente, affleure un dépôt d'argile important. On en fera des briques, des tuiles et des pots.

De fait, les Hommes Sages y ont laissé leurs marques tout le long de leur Histoire : un site mégalithique a été récemment découvert au nord du glaciis, dans les déblais d'une route de contournement. Camouflé sous une prairie reconstituée, il est réservé à une prochaine génération d'archéologues. Sur le glaciis, ceux d'aujourd'hui veillent et usent de la loi pour inventorier le moindre reste gallo-romain inévitablement présent dans les fouilles de nouveaux chantiers périurbains. A l'aube du XXIème siècle, une mosaïque romaine de qualité a été trouvée. Après restauration, elle sera installée au musée d'Uzès. Mais notre cité n'a pas été une petite Rome, ni même une rivale de Nîmes ! Serrée sur son rocher, à l'écart des grands axes de communication, elle ne s'est jamais imposée au-delà de l'Uzège. L'eau limpide de la source de l'Eure, jaillie du tréfonds calcaire au pied du canyon sur la rive gauche de l'Alzon, a été canalisée sur cinquante kilomètres jusqu'à Nemausus, la Nîmes des romains. Uzès se suffisait de sa bassine d'argile jusqu'à l'invention du pompage. Au Bas Empire puis au Moyen Age, fortifications et châteaux forts ont été édifiés avec les pierres des édifices publics et des palais de l'apogée romaine. Le long d'un réseau de rues tortueuses, se sont serrées des constructions étroites où se sont entassés les dix mille habitants, répartis par paroisses, chacune avec son église. Couvents et monastères se sont multipliés, une cathédrale a été édifiée.

Renaissance et Réforme ont rebattu la donne. Beaucoup de désordre, beaucoup d'innovations : Le bon

roi Henri a partagé la France entre catholiques et protestants. Uzès a été déclarée protestante. Le culte catholique ne pouvait plus y être célébré, églises et autres bâtiments consacrés ont été détruits ou employés à des usages civils. Une admirable tour romane de la cathédrale, *la Fenestrelle*, a subsisté. Mais la paix civile s'est enfin étendue sur le royaume et avec elle, la prospérité. Uzès a tiré son épingle du jeu et c'est en ce temps que Thomas Platter y a séjourné.

Il a écrit : « Le 21 avril 1597 (...) je suis arrivé à Uzès (...). J'y suis resté cinq jours. J'ai inspecté à fond les diverses ressources et opportunités qui m'étaient offertes sur place, en fonction du problème suivant : pouvais-je, oui ou non, m'entraîner en ce lieu à la pratique médicale pendant un temps ? »

Oui, il l'a pu, et ce choix est comme un verdict, plaçant notre ville au sommet de l'excellence, pour sa modernité, pour son libéralisme, pour son accueil. Nous avons, plus haut, résumé les informations qu'il nous en a donné. A ce point, il convient de revenir sur l'entrée du jeune duc d'Uzès dans sa ville le 9 juin 1597 et de s'arrêter sur un moment particulier. Ce sont les mots de Thomas Platter que j'ai employés, en ne retenant que la substantifique moelle, pour faire court.

« Trois jeunes garçons, déguisés en jeunes filles, se tenaient debout sur une estrade théâtrale et surélevée. Ils jouaient les personnages de trois nymphes. Tous trois, l'un après l'autre, tenaient des discours en six vers. La première nymphe, française, s'adressa au duc en français. La deuxième, étant latine, en latin. Enfin la troisième, qui

représentait Uzès, en parler languedocien. La déesse française fit la louange du duc, interrompue par la nymphe latine. Enfin la déesse d'Uzès, en son dialecte local, s'emporta contre les deux autres. Elle indiqua qu'elle était habitante d'Uzès et qu'à ce titre lui revenait la préséance. Riposte immédiate de la française, disant qu'un patois grossier n'avait jamais été honorifique. La nymphe latine fit alors éclater son mépris francophobe. Elle déclara que la française n'avait rien à elle en propre, puisque même son langage, elle l'avait emprunté aux latins ! Alors la déesse d'Uzès affirma que la latine n'avait pas de quoi se vanter puisque ses ancêtres à elle s'étaient emparés à deux reprises d'une capitale nommée Rome. La française exalta le charme de la langue française. Elle somma les deux autres de céder la place et se cacher. La nymphe latine riposta qu'il ne convenait pas de contenir le duc dans une seule nation, ou même simplement dans une ville. Elle ajouta que sa langue à elle était utilisée dans tout l'univers et qu'elle y était tenue en haute estime. La déesse d'Uzès intervint rudement : « avant de vous céder, je choisirai plutôt de régler cette querelle à coups de poing. »

« Elles poursuivirent leur querelle par volées de quatre vers. La déesse française déclara : « Je sens bien que je suis forcée de céder la place à ma consœur d'Uzès ». La nymphe latine reprit : « Si je m'obstinais, je pourrais sous peu recevoir une grêle de coups de la part de l'Uzègeoise ». Celle-ci conclut : « Il est normal que l'oiseau couve, fasse éclore, produise et reproduise ses propres enfants dans son nid. On ne doit donc pas considérer que je déraisonne, à partir du moment où je revendique ce qui en effet me revient de droit ».

«L’Uzègeoise fit son compliment au duc d’Uzès en cinquante quatre vers, dans sa langue maternelle. Elle évoqua l’Alzon avec ses trente moulins à eau, les ruisseaux et les petits oiseaux. Elle lui souhaita la victoire dans ses combats à venir ».

Si Thomas rapporte avec tant de détails la « querelle » des trois nymphes, c’est qu’elle lui a fait forte impression ! Elle a été pour lui, je n’en doute pas, la quintessence du bouillonnement à nul autre pareil qu’il a découvert en jetant son ancre en ce lieu. Et qu’en reste-t-il aujourd’hui ? De nombreux livres nous permettent de suivre la trajectoire de notre belle cité jusqu’à un passé récent. C’est celle du bouquet qui clôt le feu d’artifice, monte en sifflant dans la nuit, explose à son apogée en mille gerbes retombant gracieusement en mille feux follets, jusqu’à l’extinction finale.

Cette extinction, nous avons cru en être les témoins lorsque, au début des années 60, Sabine et moi avons fait escale dans la cité ducale au cours d’une vadrouille à bord de notre misérable deuch. Une horde de dinosaures dans une pâture décrépite, tels nous sont apparus les monuments et le tissu urbain. Nous avons fui.

Nicolas Bouvier, venu photographier son *Fernand Léger*, a écrit ceci : « le château de Castille est une folie, façon ruine funèbre, de la fin du XVIIIème qui adorait ces impostures architecturales ». Il ignorait que les sortilèges de l’enchanteur Malraux et de la flamboyante fée, duchesse d’Uzès, allaient bientôt ressusciter la cité ducale. Et qu’en aurait-il pensé, s’il avait eu un destin de centenaire ?

J'aime particulièrement Senlis et Uzès, ainsi que le Marais à Paris et le vieux Lyon sur la rive droite de la Saône. Enfants du miracle, ils sont intégrés à des environnements contemporains, auxquels ils apportent leur référence à un passé trépassé -pour le grand plaisir de leurs habitants et de leurs visiteurs. Pas de quoi faire vibrer l'âme inquiète de Nicolas.

Pour achever ce récit, j'ai fait mes emplettes dans ses *œuvres*, au chapitre « l'espace et l'écriture ». Il y affiche la règle du jeu du voyageur-écrivain, citant Gobineau : « vous n'aurez rien à faire que marcher devant vous, où vous voudrez, comme vous voudrez, vite ou lentement ; rien ni personne ne vous presse. J'ai connu cette vie et je la pleure éternellement ». Il ajoute, de sa plume : « incantation de l'espace, décantation du texte. Pendant des années, j'ai suivi ce mouvement pendulaire qui passe du *voir* au *donner à voir* ». Et il conclue : « pour les vagabonds de l'écriture, voyager c'est retrouver par déracinement, disponibilité, risques, dénuement, l'accès à ces lieux privilégiés où les choses les plus humbles retrouvent leur existence plénière et souveraine ». Puis il fait une revue de ses pairs. Ils sont bien une quinzaine à prendre place à ses côtés.

Ô surprise, j'y ai trouvé quelques-uns de mes auteurs préférés : le jésuite Huc, Henry Miller, Patrick Leigh Fermor. Etais-je donc, sans en avoir conscience, un aficionado des voyageurs-écrivains ? En effet, d'autres encore, effleurés ou passés sous silence par Nicolas, avaient pris place dans mon Panthéon : Paoustovski, Panaït Istrati, Nikos Kazantzakis, sans oublier Isabelle

Eberhardt et Alexandra David-Neel, mes chères aventurières de l'Esprit.

Je croyais en avoir fini et j'ai fait lire ce texte dans mon entourage familial. Un de mes petits enfants, très perspicace, m'a vivement interpellé :

-Il manque quelque chose !

-Où et quoi ?

-A la fin, mais je ne sais quoi. Toi, tu le sais !

Il avait raison. Les écrivains voyageurs n'étaient qu'une facette de mes engouements littéraires.

A dix-neuf ans, je me croyais ignare et j'en étais fier. C'est alors que Marcel Aymé est venu à mon secours lors de l'épreuve écrite du concours d'entrée d'une école d'ingénieurs. Plus exactement, un cortège de créatures *ayméesques* sont venues me souffler à l'oreille les mots qui ont composé ma copie. Et, grâce leur soit rendue, j'ai eu une note salvatrice !

Des années ont passé avant que je devienne un lecteur assidu. Dénué d'une culture littéraire, j'étais le jouet d'hasardeuses rencontres. C'est ainsi que j'avais picoré les livres de Marcel Aymé dans la bibliothèque de mes parents, après avoir épuisé le charme des « contes du chat perché ».

Avec ma petite famille, j'ai vécu cinq ans aux USA à construire et démarrer deux usines d'aluminium. Mes collègues français et moi encadrions le personnel local, mais c'est en langue anglaise que cela devait être fait ! Comment accélérer mon imprégnation linguistique ? Les capitaines Lewis et Clarke avaient été les premiers, entre 1804 et 1806, à traverser le continent. Leur journal de

voyage dans sa version originale m'a paru un excellent outil pour cet accomplissement, en dehors des heures de travail. J'ai été récompensé de mes efforts, sur tous les plans. J'avais alors trente ans.

Et que dire de la lecture fortuite, alors que j'avais déjà soixante ans, de *La recherche du temps perdu* ? Un exemplaire papier bible de la Pléiade contenant tout le texte attendait son heure sur un rayon de la bibliothèque familiale. Je me suis hasardé à humer cette bible pour intellectuels, si légère qu'elle ne m'intimidait pas. « Bah, je vais lire le début, jusqu'à la fameuse madeleine, si elle ne tarde pas trop ». J'étais déjà envouté quand je l'ai dépassée dans mon ascension. Calme et résolu, j'ai atteint la crête ultime après avoir difficilement franchi « la prisonnière », le passage-clé pour le sommet. Le retour a été long, paisible, nostalgique à l'approche de la dernière page, que j'ai ouverte et refermée comme une porte de refuge.

Peu après, j'ai eu en main le chef d'œuvre de Jared Diamond, « Guns, germs and steel », plus tard traduit en Français sous le titre « De l'inégalité parmi les sociétés ». Sidération, émerveillement, voici les deux mots qui expriment le mieux mon bonheur de cette aventure dans l'histoire des hommes.

Encore vingt cinq ans, et j'ai retrouvé l'ivresse d'une l'exploration *par procuration* en terre inconnue, en lisant un énorme volume paru en 2018 : *l'épopée sibérienne*, d'Eric Hoesli. 832 pages, 1,3 kilo ! S'appuyant sur une immense documentation, l'auteur immerge le lecteur dans cette épopée, dont on peut dire sans abus de langage qu'elle dépasse les limites de l'imagination.

Enfin, dernier jalon de mes lectures émerveillées, par un message reçu sur internet au temps du covid, j'ai décidé d'acheter le livre d'un auteur alors inconnu : « les clefs secrètes de l'univers, Michel Galiana-Mingot ». J'avais lu au fil du temps une bonne douzaine de livres de vulgarisation scientifique écrits par des chercheurs. Ceux-ci se montraient soucieux de partager leurs connaissances dans le domaine de leur excellence et j'avais le plus souvent été récompensé de mes efforts. Mais Galiana a une toute autre approche : après une carrière brillante d'entrepreneur dans l'industrie électronique, il a consacré le meilleur de son temps à explorer *en honnête homme* les territoires de la science en marche, dans l'infiniment grand, dans l'infiniment petit, dans l'infiniment complexe. Et, tel un écrivain voyageur, il a voulu nous raconter son périple avec des mots à lui, des mots qui m'ont transporté sur leurs ailes. Aussi, ai-je été impatient de lire son second livre : « l'univers mille-feuilles ». J'avais une appréhension : comment pouvait-il éviter de répéter son récit, qui me paraissait achevé ? Elle s'est promptement évaporée. Il y donnait à voir les mêmes territoires sous un tout autre angle de vue, *la flèche du temps*. Cela renouvelait mon émerveillement. J'attends à présent, sans impatience, son troisième volume, qui sera le fruit de sa dernière exploration. Il l'a annoncé mais il dit éprouver de grandes difficultés à l'achever : c'est qu'il cherche à dénouer, ai-je cru comprendre, les mystères de la vie et de la conscience humaine et peut-être se trouve-t-il au pied d'un surplomb infranchissable. Bonne chance, Michel.

Lettre de Michel Galiana, le 21 avril 2023

Mon cher Jérôme,

Je suis très flatté d'être associé aux grands esprits que tu mentionnes. La qualification d' « écrivain voyageur » me plaît bien. Effectivement, pendant une quarantaine d'années, j'ai consacré tous mes loisirs à étudier les grands mystères de l'Univers et de la vie. Ce parcours me laisse le souvenir d'un grand voyage dans des terres qui m'étaient largement inconnues, et, comme beaucoup de voyageurs, j'ai voulu ensuite partager mon expérience avec le lecteur.

Pour la suite de mes productions :

1. Je prépare un troisième livre sur L'ORIGINE DE LA VIE, un sujet que j'avais déjà effleuré dans LES CLÉS. Je souhaite maintenant le traiter exhaustivement. Plus j'y travaille, plus je me rends compte que c'est l'ascension de l'Everest. Je suis au pied de la montagne et je la regarde avec respect. Je prépare mes crampons, les cordes, le couchage, les vivres... En l'espèce, il s'agit de lire une seconde fois quelques gros ouvrages scientifiques de façon à bien clarifier quels éléments sont prouvés en labo ou dans les observations, et lesquels ne le sont pas ou le sont partiellement. Cela me permettra de garantir objectivité et honnêteté intellectuelle pour ce sujet qui fait toujours l'objet de beaucoup de controverses scientifiques (sans parler des aspects religieux).

2. Pour après (si je suis toujours valide après l'ascension), je voudrais m'attaquer à l'Anapurna par la face Est : L'ÉMERGENCE DE LA CONSCIENCE CHEZ HOMO. Autant je me sens sûr de moi pour l'apparition de la vie, autant traiter le thème de la conscience reste à ce jour un rêve : trop difficile, trop inconnu, et me concernant, pas assez de formation...

Lettre de Bruno Giraudy, le 17 avril 2023

Mon cher Jérôme,

Quel plaisir de lire ta « divagation littéraire ». C'est très émouvant.

Tu me fais d'emblée retrouver ce cher Nicolas. Une anecdote pour commencer : il y a à Genève une célèbre librairie, le Vent des Routes, entièrement dédiée aux voyages et bien sûr aux nombreux et illustres voyageurs suisses. Le lieu est accueillant, on peut même y déjeuner. Le patron s'appelle Rodari, il a bien connu Nicolas, Eliane et Thierry Vernet. J'ai beaucoup discuté avec lui. Il m'a mis en relation avec deux nièces de Thierry qui m'ont fait visiter une grande cave remplie de plusieurs dizaines d'œuvres de leur oncle et qui m'ont aussi longuement parlé de Nicolas.

Je viens de relire une perle, page 1224, « La Visiteuse », puis, plus loin, « Routes et déroutés », les longs entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall, pleins d'intelligence, d'humour, de charme et de spontanéité. On ne s'en lasse pas.

Puis tu m'as fait découvrir Thomas Platter, tu en parles si bien que je viens de commander son Voyage. Je joins à ce message la carte de l'itinéraire que tu décris.

Je voudrais voir la saynète de circonstance, trilingue et apologétique, jouée pour l'entrée du jeune duc d'Uzès dans sa ville. L'association des amis d'Uzès devrait la faire rejouer chaque année pendant l'été !

Tu t'attardes sur cette bonne ville où Sabine et toi m'avaient si souvent hébergé et dont tant de souvenirs me reviennent, notre remontée du canyon où la profondeur de l'eau nous contraignit de porter chaussures

et vêtements sur la tête, la descente en canoë du ? La marche jusqu'au pont du Gard en suivant le canal romain agrémentée d'un déjeuner aux restaurant sur la rive droite où il nous fallut bien une bouteille de vin rouge pour récompenser nos généreux efforts ; la lutte contre le gros figuier qui trouvait intelligent de faire éclater le mur de soutènement de la terrasse ; la plantation d'un if bien ambitieux et autres exploits mémorables.

Et ensuite, pour mon plus grand bonheur, tu entreprends de me faire "voyager dans les voyages" et je lis ton texte comme s'il m'était destiné. Marcel Aymé me rappelle Victor, un jeune et charmant interprète soviétique de l'époque du projet Sayan. Il n'avait jamais quitté l'Union soviétique, il parlait parfaitement français. Je lui demandé comment il avait appris notre langue. « Dans le bus, chaque jour, en lisant Marcel Aymé et San Antonio ». Il me posa tout un tas de questions sur la signification de telle ou telle phrase de Frédéric Dard, j'étais à la limite de l'embarras pour lui répondre. Pour compléter son érudition, je lui ai apporté les œuvres complètes de Rabelais à l'occasion du voyage suivant.

Tu enchaînes avec ces chers autres écrivains dont nous partageons le charme, The Journals de Lewis et Clark que tu me fis découvrir lors d'une soirée chez toi à Washington et qui m'ont tellement passionné que j'ai fait plusieurs conférences sur leur extraordinaire périple. Patrick Leigh Fermor que je tiens pour le meilleur de tous, Henri Miller son ami tout aussi assoiffé que lui (il manque le troisième larron Lawrence Durrell). Et tous les autres dont certains que tu me fais découvrir ou que je n'ai pas lus, les souvenirs du père Huc, Paoustovski, Istrati, Eberhardt. Tu aurais pu citer la grande Ella

Maillart, j'ai visité assez récemment sa petite maison-musée à Chandolin.

Tu as si bien fait de mentionner Éric Hoesli dont l'enquête magistrale est digne d'Hérodote. Sur ma suggestion, il vient faire une conférence au prieuré Talloires le 3 juillet dans le cadre du cycle de conférence annuel.

Enfin tu ne peux pas mieux terminer qu'en parlant de Galiana-Mingot.